

QUAND L'ÉCRITURE CONDUIT L'ATTELAGE. Repentir et correctif chez Marguerite Yourcenar¹

par Bérengère DEPREZ (Université catholique de Louvain)

En coupant l'herbe sous le pied des exégètes par de péremptoires préfaces, notes et postfaces, Marguerite Yourcenar attire parfois l'attention par ses dénégations comme par ses affirmations. Ne font pas exception à cette habitude ses commentaires à propos de la réécriture multiple de trois sujets qui lui tinrent à cœur, dit-elle, dès sa dix-huitième année. Voici la genèse attribuée à *L'Œuvre au Noir* (OR, 837) :

Le roman qu'on vient de lire a pour point de départ un récit d'une cinquantaine de pages, *D'après Dürer*, publié avec deux autres nouvelles [...] en 1934². Ces trois récits [...] n'étaient d'ailleurs que trois fragments isolés d'un énorme roman conçu et en partie fiévreusement composé entre 1921 et 1925.

Ces explications de pure forme ne disent rien de ses motivations. Pourquoi, par exemple, Yourcenar est-elle passée de la nouvelle au roman, de *D'après Dürer* à *L'Œuvre au Noir* ? Pourquoi a-t-elle tour à tour amputé et amplifié l'histoire de Nathanaël, *D'après Rembrandt*, en la faisant même éclater en deux nouvelles, *Un homme obscur* et le curieux appendice qu'est *Une belle matinée* ? Pourquoi, enfin, en est-elle restée à la nouvelle de *D'après Greco* à *Anna, soror...*, ne modifiant qu'à peine, selon ses dires, un texte de près de soixante ans ?

Bien sûr, on peut objecter tout de suite que la forme brève ne convient pas à l'énorme entreprise de la jeune Yourcenar, qui ne se propose rien moins qu'« une ample fresque s'étalant sur plusieurs siècles et sur plusieurs groupes humains reliés entre eux soit par les liens du sang, soit par ceux de l'esprit » (OR, 837). « Ce premier projet

¹ Cette communication emprunte le canevas de son argumentation à notre précédent exposé : « Aux confins du genre. Traitement de la nouvelle par Marguerite Yourcenar pour trois sujets revisités entre *La Mort conduit l'attelage* (1933), *L'Œuvre au Noir* (1968) et *Comme l'eau qui coule* (1982) », intervention au colloque de Louvain-la-Neuve, mai 1997.

² Il s'agit bien sûr de 1933, mais nous savons que notre auteur est coutumière de ces approximations.

de jeunesse eût été plutôt un immense *Archives du Nord* romanesque, et [...] l'histoire de Zénon n'y aurait été qu'un épisode », dit-elle dans *Les Yeux ouverts* (p. 168)³. Mais il y a plus. Un mécanisme, sorte de mouvement long de l'écriture, s'est mis en œuvre, attesté par deux confidences mesurées et presque contradictoires exprimées dans la *Note de l'auteur*. La première nous rassure :

Une douzaine de pages tout au plus sur les cinquante d'autrefois subsistent modifiées et comme émiettées dans le long roman d'aujourd'hui, mais l'affabulation qui mène Zénon de sa naissance illégitime à Bruges à sa mort dans une geôle de cette même ville est dans ses grandes lignes demeurée telle quelle. (OR, 838)

La seconde dément aussitôt en partie la première :

La première partie de *L'Œuvre au Noir*, « La vie errante », suit d'assez près le plan du Zénon – *D'après Dürer* de 1921-1934 ; la deuxième et la troisième partie, « La vie immobile » et « La prison », sont tout entières déduites des six dernières pages de ce texte d'il y a plus de quarante ans.

Cette amplification des dernières pages est confirmée et expliquée dans *Les Yeux ouverts* :

Toute la fin du livre a pris un tour vraiment inattendu pour moi, et pour Zénon quand il a rencontré le Prieur des Cordeliers. À l'origine, le Prieur n'était qu'un comparse [...]. Ce personnage qui n'existait encore que dans une seule phrase du livre, tout d'un coup il était là, très vivant, il avait beaucoup à me dire. C'est ainsi que le livre, au lieu de se terminer en dix pages, en a eu deux cents de plus. (YO, 178)

Plus le temps passe, donc, plus la réécriture de *D'après Dürer* semble s'éloigner de la forme brève. Mais l'irruption du Prieur ne suffit pas à justifier cette réécriture. Alors ? Outre le mouvement long sur lequel on reviendra tout à l'heure, notre hypothèse est d'abord, comme il arrive à bien des écrivains, celle d'un malaise de l'auteur devant son propre texte. Les exemples de ce malaise ne manquent pas chez Yourcenar. Elle a renié un de ses premiers romans, *La Nouvelle Eurydice*, comme un péché de jeunesse. Dans *Les Yeux ouverts*, par exemple, elle n'a pas de mots assez durs pour ce roman (p. 81 sq.) : « J'ai voulu "faire" un roman : résultat naturellement nul », ou : « C'était un livre extrêmement littéraire, et j'entends le mot comme un

³ Paris, éd. du Centurion, 1980.